

QUELQUES IDÉES DE LECTURES

Voici aujourd'hui, cinq auteurs et cinq livres qui, parmi d'autres, m'ont tout particulièrement captivée, intéressée ou tout bonnement distraite.

Appartenant à des genres différents, je les ai tous appréciés. Sans vouloir les mettre en compétition de mérite littéraire ou scientifique, j'ai eu plaisir à les lire tous, et j'ai eu envie de les faire partager.

PALMYRE, L'IRREMPLAÇABLE TRÉSOR



Pour commencer, l'essai du normalien Paul Veyne, quatre-vingt six ans, agrégé de grammaire et historien passionné des civilisations antiques depuis son plus jeune âge, raconte comment, au-delà des ruines et des vieilles pierres, « Palmyre », (c'est le titre du livre et également le nom d'une cité gréco-romaine),

représente et illustre par ses vestiges, -il en reste encore-, un irremplaçable trésor historique.

Cet érudit montre comment la grandeur de l'idée multiculturelle qui a présidé à la fondation de cette ville dépasse la beauté de son architecture.

C'était une oasis, devenue au I^{er} siècle après J-C province romaine, à la croisée des routes caravanières, là où l'Orient s'unissait à l'Occident. C'était une ville dont on dirait aujourd'hui qu'elle était cosmopolite, voire métissée. On y parlait l'araméen, l'arabe, le grec et le latin. La Méditerranée rejoignait l'Euphrate et l'Empire romain en passant par l'Empire perse. Son art et son architecture pouvaient être qualifiés soit de primitivisme, soit d'oriental, d'hybride ou d'hellénisant. La ville ne ressemblait à nulle autre. *«Lorsqu'il arrivait dans cette république marchande un étranger de passage, négociant grec ou italien venu à cheval, Egyptien, juif ou magistrat envoyé par Rome..., nomade, citoyen ou sujet de l'Empire romain... on entendait parler araméen ou grec qui était l'anglais de cette époque».*

On y convoyait la soie, le coton, les pierres précieuses, les épices et l'encens, venus d'Arabie et de Chine, pour les revendre à prix d'or à Rome. Les toges et les drapés côtoyaient les tuniques cousues et les pantalons. Les femmes portaient d'amples pantalons bouffants et des turbans, et n'étaient pas voilées mais couvertes de bijoux.

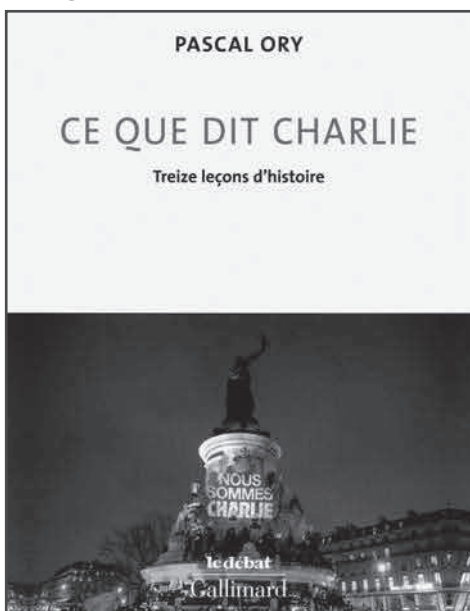
La ville qui s'étalait au milieu d'une palmeraie était opulente. Le soir on banquetait tard sur les toits en terrasses des maisons.

Le dieu était Bel, «le Seigneur», mais tous les autres dieux des voyageurs avaient droit de cité, les temples comportaient des fenêtres et tous les cultes se mêlaient ou se juxtaposaient.

L'ornementation et l'architecture, comme le costume, et les mœurs témoignent de ces emprunts sans états d'âme. Le polythéisme régnait en maître et sans heurts. «Palmyre», écrit encore Paul Veyne, *«n'était pas une ville syrienne comme les autres ; pas plus que Venise, en contact avec la civilisation byzantine et avec le Turc, ne fut toute l'Italie»*.

Au jour de leur mort, les Palmyréniens se faisaient représenter tenant dans leur main non pas une épée, mais un livre. Tout cela eut une fin avec la chute de la reine Zénobie...

CE QUE DIT CHARLIE



En faisant un grand saut dans le temps, on peut découvrir un ouvrage de l'historien Pascal Ory. Elève de Jean Delumeau puis de Jean Rémond, il est l'un de ceux qui dans les années 1970, ont contribué à définir l'histoire culturelle.

Dans «Ce que dit Charlie» dont le manuscrit fut remis à l'éditeur le 1er septembre 2015, une précision qui a son importance, l'auteur cherche à décrypter ce qui s'est passé en janvier 2015, à travers treize chapitres qui fournissent treize clés de compréhension, sous forme de «13 leçons d'histoire».

Les angles d'approche correspondent à treize mots ou expressions qui, comme dans un dictionnaire, fournissent des explications (historiques). En fait des mots-clés pour mieux savoir de quoi l'on parle, parfois à tort et à travers.

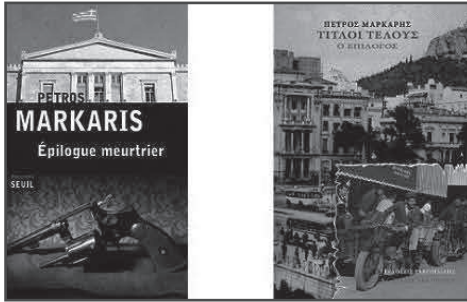
«Laïcité», par exemple, (chapitre 7), de quoi s'agit-il ? Une problématique moderne spécifiquement française ? Depuis quand et comment ? La loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat (9 décembre 1905) ? Plus avant, la Constitution civile du clergé (1790) ? Ou bien, plus actuelle la question postmoderne de l'affichage de l'identité religieuse dans l'espace public ? Qu'est-ce qui, aujourd'hui, est correctement laïc ? Il n'est pas interdit d'essayer de faire le point, en se rafraîchissant la mémoire, en s'informant du contexte historique.

De même pour la rubrique «Caricature de Mahomet». La question est posée : dessin de presse ou blasphème ? Ce qui mène à «Religion (Guerre de)», autre utile rappel historique.

Sans oublier le chapitre 1, «Sidération», ou comment dire l'exceptionnel de «l'Histoire tout de suite». Pour terminer, chapitre 13, par «The massacre at Paris», ou l'analyse de l'extraordinaire retentissement de l'événement dans le monde. A lire dans le désordre, selon ses centres d'intérêt.

Ou ses principales interrogations...

ÉPILOGUE MEURTRIER



Changement de décor et de propos. Nous sommes en Grèce, à Athènes, le ciel est bleu mais, par ces temps de crise, austérité et immigration massive, la vie n'est pas particulièrement rose pour les Athéniens.

Entre pénurie, corruption et résurgence néo-nazie, Petros Markaris, soixante-dix ans, né à Istanbul d'une mère grecque et d'un père arménien, auteur dramatique vivant à Athènes, traducteur de Brecht et de Goethe et scénariste de Théo Angelopoulos, poursuit à travers un triptyque, que clôturera «Épilogue meurtrier», son étude de l'actualité grecque, sur fond d'enquête policière.

A noter que, dans la même série, son avant-dernier roman «Liquidation à la grecque» avait reçu le Prix du Polar européen 2013.

L'auteur, à chaque fois, utilise avec brio, et non sans humour, l'art de l'intrigue pour décrire l'état d'une société en crise.

Dans ce dernier roman, on retrouve le débonnaire commissaire Charitos et ses adjoints, sa femme Areti qui fait des prodiges pour nourrir à moindres frais sa famille qui s'est élargie et leur fille Katarina qui elle aussi se débat pour vivre, travailler, et défendre de plus miséreux encore que sa famille. Et qui, dans cet ouvrage, se fait tabasser par les nervis d'Aube dorée. Le commissaire se lance alors à la

poursuite des néo-nazis, les traquant sur la piste de leurs sinistres exploits.

Le tableau est sombre, mais pas misérabiliste, même si l'administration y est montrée inefficace et corrompue, et si l'on peut constater à quel point la peur des étrangers et l'hostilité à leur égard gagne peu à peu du terrain ; de même que la corruption de certains acteurs économiques et autres responsables.

Prestement mené, le récit évoque parallèlement la solidarité et la chaleur humaine des protagonistes amis, parents et alliés de Charitos qui continuent à se réunir autour de petits plats chichement composés, avec toute sa virtuosité, par l'omniprésente «mitèra» méditerranéenne.

Un sidérant «reportage», croqué sur le vif à Athènes, à la fois quotidien, concret et politique, que l'on suit sans le lâcher mais qui, lorsqu'on le referme, diffuse une sourde inquiétude.

PRÊTE À TOUT / LES FILLES DE L'OURAGAN / L'HOMME DE LA MONTAGNE / LONG WEEK-END

Pour terminer, deux auteures, des choix plus spécifiquement littéraires, vraie et pure littérature, vraie avec Joyce Maynard et pure avec Emmanuelle Pagano.

Une auteure, dont j'ai dévoré plusieurs livres d'affilée et que j'ai découverte grâce à mon libraire, lequel m'a expliqué par la suite pourquoi c'était là une écrivaine assez méconnue.

Il s'agit d'une journaliste et romancière américaine, Joyce Maynard, soixante-deux ans, qui défraya la chronique littéraire en 1998 pour avoir publié le récit de sa liaison avec J.D. Salinger lorsqu'à dix-huit ans elle s'enfuit pour rejoindre ce dernier. Alors âgé de cinquante-trois ans, il était son professeur, à Yale University. Son récit, non autorisé, fit à l'époque scandale.

Auparavant, en 1978, un écho paru dans le New York Time avait mentionné leur relation provoquant aussitôt l'ire de l'écrivain qui mit illico Joyce Maynard à la porte de chez lui où elle s'était installée, après une liaison qui ne dura que onze mois, mais la marqua toute sa vie. Ils se séparèrent. Elle n'en poursuivit pas moins ses récits de fiction et ses reportages.

Devenue journaliste au New York Times, elle continua à écrire de nombreux romans. Le plus récent, « Prête à tout », paru en 2015, raconte l'histoire d'une Américaine d'une petite ville de province. Elle avait « *tout pour être heureuse* », y compris un mari charmant, mais qui, narcissique et arriviste, n'avait qu'une idée en tête, la célébrité, devenir à tout prix une star de la télévision.

Travaillant dans une radio locale, elle poursuit sans succès la renommée, quand un beau matin son mari est retrouvé mort dans leur maison.

Quel rapport entre ce drame et les manipulations de jeunes ados paumés, auxquelles se livrait l'héroïne voulant filmer une séquence « choc » pour la « télé » ?

L'intrigue savamment construite de ce roman noir décortique et dénonce ce désir irréprouvable de devenir une star du petit écran, annonçant par là toutes les dérives narcissiques de Facebook à Instagram, plus actuelles encore.

Parmi d'autres titres, « Les Filles de l'ouragan » met en scène l'Amérique profonde, celle des fermiers des années soixante-dix, les secrets de famille qui mettent en pièces les liens et les amours des jeunes générations, les élans de l'adolescence mais aussi les bonheurs de la ruralité et la production des belles fraises... Un merveilleux roman dont le suspense psychologique tient en haleine.

« L'homme de la montagne », roman d'apprentissage, polar psychologique, ce fait divers réel, devient sous sa plume un conte cruel et haletant.

Un dernier, parmi d'autres encore, « Long week-end » raconte les trois jours qu'une mère et sa fille de treize ans passent en compagnie d'un taulard en cavale, (incarcéré à tort) et rencontré dans un supermarché, qui leur demande de l'héberger chez elles.

Une expérience inoubliable. A huis clos.

Ce n'est là qu'un aperçu des talents de conteuse de Joyce Maynard, toujours soucieuse de dépeindre des personnages « fouillés » avec un grand sens de la psychologie et des ressorts de l'âme humaine.

NOUONS-NOUS

Ceux et celles qui aiment le lent déroulé de longues histoires, ne vont peut-être pas apprécier le septième roman d'Emmanuelle Pagano, quarante-sept ans.

Il s'intitule « Nouons-nous ». Paru en 2013, il a, comme son titre le suggère, pour thème des (minuscules) histoires d'amour.

Trop fragmenté, pensais-je moi-même a priori. Du coup, le livre avait attendu près de deux ans sur ma table de chevet.

Quand je l'ai ouvert, resté tout en bas de ma pile d'ouvrages « à lire », j'ai tout de suite été séduite par les charmes qui m'étaient dévoilés.

En fait, il y a des histoires, une foultitude d'histoires, de petites histoires plus courtes que la plus courte des nouvelles, mais comprenant toutes néanmoins, un début, une histoire précisément et une « chute ». Pas moins de deux-cent soixante-dix histoires au total.

D'une émotion, d'un mot, d'un aveu, à travers des faits et des objets minuscules, l'auteure retrace des fragments de sensations amoureuses, des destinées, des rencontres, des lassitudes, des élans et des retraits. Comme s'il s'agissait d'un album de destins qui ont tous leur décor ; d'un carnet de croquis esquissés d'une plume très précise, attachements ou dénouements, infimes traits de caractère, penchants ou attitudes, retracés à l'aide de détails, faits, objets, attitudes, instants fugitifs observés sur le vif, comme des indices qui ne tromperaient pas.

Chaque texte semble une confidence imagée, emplie de traces, d'effleurements et de caresses, de grains de peau et d'odeurs, de la

pluie de la nuque à la racine des cheveux, de plis et de vallonnements des corps.

De belles histoires pour rêver et des histoires tristes à pleurer doucement de nostalgie. Des témoignages vus, ou vécus, de la vie des gens, de la vie telle qu'elle bat, intime, au creux des cœurs ou des paumes de la main.

Il arrive que l'on s'y reconnaisse parfois, un détail, un geste, une humeur...

Quel meilleur moment pour lire à profusion, à longues lampées, tout son saoul, si ce n'est pendant l'été qui vient, le temps des grandes vacances...

Belles et bonnes lectures à tous.

CATHERINE BERGERON